EXAMEN
DE PLUSIEURS
PRÉJUGÉS
ET
USAGES ABUSIFS;

CONCERNANT les Femmes enceintes, celles qui ſont accouchées, & les Enfans en bas âge; leſquels Préjugés & Uſages abuſifs font dégénérer l'eſpece humaine: avec les moyens d'y remédier.

OUVRAGE couronné par l'Académie-Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, dans ſa Séance publique du 8 Mai 1776;

PAR M. SAUCEROTTE, Maître en Chirurgie, gradué de l'Académie-Royale de Chirurgie de Paris, Honoraire du College-Royal de Chirurgie de Nancy, Chirurgien ordinaire du feu Roi de Pologne, STANISLAS Ier, Profeſſeur, Démonſtrateur-Royal en l'Art des Accouchemens, &c. à Lunéville.

A NANCY,
Chez HÆNER, Imprimeur du Roi, rue S. Dizier, N°. 337.

M. DCC. LXXVII.

MEDICAL SOCIETY OF LONDON

EXTRAIT

Des Regiſtres de l'Académie-Royale de Chirurgie.

Du Jeudi 18 Juillet 1776.

MONSIEUR BORDENAVE, Directeur, & moi, chargés de l'examen d'un Mémoire couronné par l'Académie-Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, dans lequel M. SAUCEROTTE traite de *pluſieurs Préjugés & Uſages abuſifs, concernant les Femmes enceintes, celles qui ſont accouchées, & les enfans en bas âge*; en ayant fait le rapport, la Compagnie a

accordé à M. SAUCEROTTE la permiſſion de prendre, à la tête de cet Ouvrage qu'elle a jugé *utile*, le titre D'ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE-ROYALE DE CHIRURGIE : En foi de quoi je lui ai expédié le préſent Extrait des Regiſtres, que je certifie véritable.

A Paris, le 19 Juillet 1776.

LOUIS,

Secretaire-perpétuel de l'Académie-Royale de Chirurgie, &c.

AVERTISSEMENT.

Depuis plus de quinze ans que j'ai eu des occasions très-fréquentes d'exercer l'Art des accouchemens naturels & laborieux, j'ai été à même d'observer, comme plusieurs autres Praticiens, combien il y a de Préjugés & d'Usages abusifs, rélativement aux Femmes enceintes, à celles qui sont accouchées, & aux enfans en bas âge. *J'ai vu, avec affliction, que ces Préjugés & Usages abusifs font dégénérer l'espece humaine: en conséquence, j'ai cru devoir m'élever contr'eux, & indiquer les moyens de les détruire. C'est pourquoi j'ai ren-*

fermé, dans un Ouvrage précis & à la portée de tout le monde, les réflexions que j'ai faites, pendant le cours de ma pratique, sur une matiere aussi importante.

Je ne prétends pas que cet Opuscule ne contienne que des nouvelles découvertes, & n'offre que des objets que personne n'a encore examinés : mais je suis persuadé qu'il suffit quelquefois de bien observer & apprécier certaines choses, & de les présenter sous l'aspect convenable au plus grand nombre, pour qu'elles portent avec soi un mérite réel d'utilité. C'est sous ce point de vue que l'Académie-Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy a honoré mon travail de ses suffrages ; en jugeant qu'il pouvoit être utile, non-seulement à mes Com-

patriotes, mais à l'humanité en général: car les préjugés & les abus ſont de tous les lieux, &, à quelques légeres nuances près, appartiennent également à toutes les Nations.

J'ai rangé à la fin de l'Ouvrage, par ordre alphabétique, les termes de l'Art qui pourroient ne pas être familiers à certains Lecteurs, & j'en donne l'explication. Ces termes ſe trouvent, dans le Livre, ſuivis d'un aſtériſque ou étoile.

. . . . Tibi ſe mortalia ſæpè
Corpora debebunt.

Ovid.

Lorſqu'on jette un coup-d'œil philoſophique ſur les progrès de l'eſprit humain, on eſt étonné de voir que, rélativement à pluſieurs choſes de ſeconde utilité & difficiles en elles-

mêmes, il ait comme franchi les bornes qui ſembloient lui être preſcrites, tandis qu'il a négligé beaucoup d'objets de néceſſité premiere, & d'une exécution facile. Eſt-ce une marque de notre foibleſſe ou de notre vanité de ce que nous cherchons à nous roidir contre les obſtacles, tandis que nous laiſſons en arriere ce qui demande peu de recherches & de peines ? En effet, on a ſondé la profondeur des abymes ; on a maîtriſé les élémens ; on a parcouru des milliers de lieues pour découvrir des contrées ; à force de travail & d'application, nous ſommes parvenus à connoître les révolutions de ces corps énormes qui ſe meuvent dans l'immenſité de l'eſpace ; nouveaux prométhées ; nous avons dérobé le feu du Ciel, en approfondiſſant les

phénomènes électriques, & avons, pour ainſi dire, arraché par leur moyen la foudre des mains du Créateur; en un mot, on a décompoſé en quelque ſorte le corps entier de la nature, & l'on a dédaigné d'apprendre les Rudimens de la Science phyſique de l'homme. Une routine aveugle dirige la plupart des ſoins que l'on donne aux Femmes enceintes, à celles qui ſont accouchées, & aux enfans en bas âge: *leur conſtitution en ſouffre, & le Citoyen obſervateur voit, avec affliction, que l'exiſtence de ſes ſemblables eſt altérée dans ſa ſource & dans ſon principe. C'eſt contre les erreurs qui y donnent lieu, que je m'éleve aujourd'hui; c'eſt devant le Tribunal de nos Sages & de nos Savans, que je vais défendre la cauſe*

de l'humanité en général, & principalement celle de mes Compatriotes. L'amour du bien public, dont mes Juges ſont animés, ne peut que me les rendre favorables, ſi j'ai le bonheur de leur préſenter quelques vues utiles.

Mon but, dans cet Opuſcule, n'eſt pas de donner des préceptes bons en eux-mêmes, & connus de tout le monde: ce ſeroit multiplier mal-à-propos le nombre des Livres que nous avons déja. „ *N'écrivez-pas tout ce* „ *qu'il faut faire, m'ont dit pluſieurs* „ *perſonnes ſenſées; votre travail ſe-* „ *roit rempli de choſes ſuperflues,* „ *puiſque nous y trouverions ce que* „ *nous ſavons déja, & exécutons tous* „ *les jours: indiquez-nous ſeulement* „ *les points dans leſquels nous er-*

„ *rons ; votre Ouvrage ſera court,*
„ *bien reçu du Public, & lu avec*
„ *fruit, parce qu'on en ſaiſira facile-*
„ *ment tous les objets.* " *Je ne veux donc que combattre des Préjugés, & attaquer des Uſages abuſifs, en circonſcrivant la matiere de telle ſorte qu'elle ne paſſe pas les bornes d'un Mémoire académique, qui ne jouira de la confiance générale, qu'autant qu'il méritera les ſuffrages de la Compagnie éclairée à qui je l'offre.*

PRÉJUGÉS
ET
USAGES ABUSIFS
Concernant les Femmes enceintes.

PREMIERE PARTIE.

IL n'y a point d'Être plus intéreſſant, plus précieux, plus digne de notre attention & de nos ſoins, que celui qui, jouiſſant d'abord de ſa vie particuliere, nourrit, en outre, dans ſon ſein un

individu qui, à ſon tour, doit perpétuer l'eſpece. Le ménagement & la vénération pour les Femmes enceintes étoient portés à un tel point chez quelques Peuples de l'antiquité, qu'on puniſſoit irrémiſſiblement de mort ceux qui oſoient les frapper. Si la crainte des maux qui pouvoient réſulter pour la mere & le fœtus, * des excès commis ſur elle, a établi jadis une Loi ſi rigoureuſe; comment, dans un ſiecle de lumiere comme le nôtre, n'obſerve-t-on pas les effets ſouvent funeſtes de certaines habitudes & coutumes qui leur ſont rélatives? En les examinant, je vois d'abord qu'une pudeur mal entendue engage la plupart des Femmes à cacher leur groſſeſſe autant qu'elles le peuvent; celles mêmes à qui elles doivent le jour leur inſpirent cette retenue, & c'eſt un point d'éducation dans

certaines familles, comme ſi l'on devoit avoir honte de remplir le premier vœu de la nature, & de s'acquitter de la fonction qui nous rend le plus reſſemblans au Créateur. Pourquoi donc s'efforcer d'en ſouſtraire la connoiſſance aux yeux du Public, en ſe ſerrant & comprimant le ventre, (*) par le moyen de la ceinture des jupes, & par celui des corps à baleines? Ce qui étrangle les inteſtins *; y gêne & retarde le cours des matieres ſtercorales *, qui ſe durciſſent par la réſorbtion * de leurs parties les plus ténues * & les plus déliées. La premiere incommodité qui en réſulte eſt la conſtipation, toujours dangereuſe par les efforts qu'il faut faire pour aller à la ſelle, leſquels ſe portent ſur la matrice, & occaſionnent ſouvent des fauſſes-couches: enſuite ces particules paſſées dans le ſang le corrompent, & diſ-

* Compreſſion du ventre, par le moyen de la ceinture des jupes & des corps à baleines.

poſent le germe de maladies putrides, qui ſe développe après l'accouchement. Ajoutons que la preſſion extérieure empêchant la libre expanſion * du fœtus *, il prend une mauvaiſe ſituation : ce qui occaſionne par la ſuite un accouchement laborieux, comme nous le voyons chez la plupart des filles qui ont caché ſoigneuſement leur groſſeſſe. Les ligatures & compreſſions produiſent ſouvent auſſi des deſcentes, par la diſpoſition qu'ont les inteſtins * gênés à ſe porter vers les ouvertures qui ſe trouvent dans la circonférence du bas-ventre.

Mais on ſe récrie, au ſujet des corps à baleines, ſur la taille qu'il faut conſerver aux jeunes Femmes. Je demande comment on peut parvenir à ce but, en comprimant les viſceres, & en les déplaçant, pour ainſi dire, de l'endroit qu'ils occupent

pent naturellement; en y faiſant ſéjourner les liqueurs, & en donnant lieu, par ce moyen, aux obſtructions? Si l'avantage paroît en être momentanée, abſtraction faite du tort que peut en reſſentir le fœtus *, combien ne ſe prépare-t-on pas de maux pour l'avenir? Les charmes de la jeuneſſe paſſent bien vîte, & l'on anticipe les infirmités de la vieilleſſe. Je me crois même obligé de dire que j'ai vu pluſieurs jeunes Femmes qui avoient porté des corps baleinés pendant leurs premieres groſſeſſes, & à qui le ventre n'en eſt pas moins reſté fort gros. L'engouement * des fluides *, auquel les compreſſions donnent lieu, explique la choſe. Les corps ont, en outre, l'inconvénient d'applatir les mamelons * des ſeins, & de rendre par conſéquent les femmes incapables d'allaiter, ou du moins de leur pré-

parer beaucoup de maux & à leurs nourriſſons.

Saignée du bras.

Je paſſe à un autre objet très-intéreſſant, c'eſt la ſaignée. La routine veut qu'on ſaigne du bras les femmes groſſes, à quatre mois & demi, à ſept & à neuf. J'ai été pluſieurs fois à même, dans le cours de ma pratique, de voir des femmes auxquelles il m'étoit difficile de perſuader que ces évacuations périodiques * & artificielles de ſang n'étoient fondées ſur aucun principe qui eût ſa ſource dans l'économie animale. Combien les gens de l'Art n'ont-ils pas obſervé d'accidens ſurvenus par l'opiniâtreté de certaines perſonnes qui s'oppoſoient à ce qu'on ſaignât avant le terme de quatre mois & demi, ou dans d'autres temps que le prejugé n'adoptoit pas? Des ſaignées faites inutilement, & ſeulement pour ſe conformer à un uſage abuſif, n'ont-

elles pas eu auſſi les ſuites les plus funeſtes? Il y a des Femmes qui certainement n'ont jamais, ou preſque jamais beſoin d'être ſaignées dans le cours de leur groſſeſſe: telles ſont celles qui ont la fibre * molle & lâche, qui ſont pâles & décolorées; en un mot, qui ſont d'une conſtitution indolente & pituiteuſe. J'ajoute que cette opération ſeroit nuiſible à celles qui ſont dans un état d'inanition, qui depuis longtemps ſont dégoûtées, & vomiſſent immédiatement après avoir pris quelqu'aliment; à celles qui ont la diarrhée *, la bouche amere, le teint & ſur-tout le blanc des yeux jaunes; à celles qui crachent conſidérablement, ſur-tout avant d'avoir mangé; à celles enfin qui ont des renvois aigres ou ſentant l'œuf couvi. D'un autre côté, il ſeroit très-dangereux de ne pas ſaigner, indiſtinctement dans tous les temps

de la groſſeſſe ; les femmes qui, ayant la fibre * roide & ſolide, & qui étant ſanguines, reſſentent des engourdiſſemens, & éprouvent des laſſitudes ſans les avoir occaſionnées, ont des peſanteurs de tête ou des étourdiſſemens, ont un goût de ſang dans la bouche, ſouffrent à la région des reins, ſont affectées d'une maladie inflammatoire, ou ont une perte utérine * ; ont enfin les extrêmités * inférieures douloureuſes, ou enflées par l'empêchement du retour du ſang, ou variqueuſes *.

Saignée du pied.

Si, dans le ſyſtême vulgaire, on abuſe des ſaignées du bras, auſſi redoute-t-on trop celles du pied, qui cependant ſont néceſſaires dans les apoplexies ſanguines, à la ſuite des léſions conſidérables de la tête, & dans les hémorrhagies menaçantes par le nez & par la bouche. Certaine-

ment, ſi la ſaignée du pied étoit auſſi fatale aux Femmes enceintes que le Public ſe le perſuade, les Hôpitaux des enfans trouvés ne ſeroient pas ſi peuplés qu'ils le ſont.

Vomitifs.

On craint trop auſſi les vomitifs, que les Miniſtres de ſanté ſont cependant dans le cas d'adminiſtrer quelquefois, avec les ménagemens que la prudence leur ſuggère; & je dirai, comme ci-devant, qu'il n'y auroit pas autant de bâtards qu'il y en a, ſi les vomitifs occaſionnoient toujours des fauſſes couches. En réfléchiſſant un peu, l'on comprendroit, ſans peine, que la plupart des femmes étant ſujettes, dans les premiers mois de la groſſeſſe, à des vomiſſemens ſpontanées *, qui ne s'exécutent quelquefois que par des efforts conſidérables, elles n'accouchent pas prématurément * pour cela: au

lieu que celles qui ont des toux violentes, font ſouvent des fauſſes-couches. Dans le vomiſſement, l'action ſpaſmodique * du diaphragme * eſt de bas en haut; au lieu que dans la toux elle eſt de haut en bas: ce qui cauſe des ſaccades *, qui de proche en proche ſe communiquent à la matrice.

Purgatifs. La prévention du Public, contraire aux purgatifs, le cède de peu à celle que je viens d'attaquer. J'avoue que s'ils étoient forts & actifs ils pourroient irriter les inteſtins *, de maniere à déterminer le travail: mais cela n'aura pas lieu, ſi l'on ſe contente de purger avec la rhubarbe, à petite doſe, unie avec la manne; ou avec la crême de tartre; ou avec la magnéſie blanche, ſelon l'indication *. J'ai même obſervé que la purgation eſt indiſpenſable chez les Femmes dont les digeſtions ſont dépravées, dans les

derniers mois; parce que, ſans cette précaution, les ſuites de couches ſont ſouvent compliquées de dévoiement, & de fievres de mauvais caractere.

Il y a beaucoup de gens qui regardent les lavemens comme pernicieux aux Femmes enceintes. Ils allèguent, pour raiſon, qu'ils relâchent les ligamens de la matrice, & les attaches du fœtus * à ſa mere: ce qui eſt une abſurdité. Ils ajoutent que ces eſpeces d'injections cauſent des vents, & par conſéquent des coliques; ce qui n'eſt pas moins faux: car une ſeringue bien pleine, & artiſtement garnie, ne peut phyſiquement le faire. Il eſt vrai que, s'il y a déja beaucoup de vents renfermés dans les inteſtins *, le lavement les déplace & les pouſſe devant lui; ce qui peut cauſer pour un moment la colique: mais elle ſe diſſipe promp- Lavemens.

tement, & la Femme eſt ſoulagée après avoir rendu le lavement, avec lequel les vents s'évacuent. Les perſonnes inſtruites ſavent que ces eſpeces d'injections, préparées ſuivant l'indication curative *, ſont merveilleuſes contre la conſtipation à laquelle ſont ſujettes les Femmes groſſes : car j'ai vu, & les autres Praticiens l'ont obſervé comme moi, des fauſſes-couches occaſionnées par les efforts que certaines avoient faits pour expulſer leurs excrémens durcis. J'ajouterai que les lavemens conviennent à celles qui ſont pléthoriques *, ſans même qu'elles ſoient conſtipées. En un mot, leur uſage eſt très-avantageux dans les embarras de tête, les coliques, & toutes les maladies aiguës *. Je ne vois que les cas d'inanition & d'épuiſement qui les contre-indiquent, ſi ce n'eſt les lavemens nourriſſans,

qui, au contraire, doivent être adminiſtrés, avec la precaution de les garder un peu de temps, afin qu'ils puiſſent s'inſinuer dans les conduits du chyle *.

Les bains paſſent pour être d'un danger extrême dans l'état de groſſeſſe. On vient encore à bout de perſuader celles qui ſont affectées de vérole d'uſer de ce moyen préparatoire. Mais un Médecin très-inſtruit m'a dit avoir vu, avec douleur, qu'on s'oppoſa un jour à ce qu'une Femme enceinte, attaquée de colique néphrétique, fût baignée; remède qui l'avoit guérie en pluſieurs autres attaques: de crainte, diſoit-on, d'occaſionner une fauſſe-couche, qui arriva, au contraire, par le défaut de ce moyen curatif *. Les bains.

Faut-il donc que l'erreur s'étende juſques ſur les choſes qui en elles-mêmes paroiſſent de très-peu d'im- Amulettes.

portance, & qui ſont cependant d'une très-grande dans leurs effets, en ce qu'elles donnent lieu à une fauſſe ſécurité, en empêchant d'avoir recours à des moyens efficaces? je veux parler des amulettes *, que nombre de Femmes portent lors qu'elles ſont menacées d'une fauſſe-couche. J'en dirai autant des topiques, & de certains breuvages, même très-dégoûtans, que quelques-unes avalent.

Exercice immodéré, promenades fatigantes.

Je dois improuver auſſi un autre préjugé aſſez généralement répandu; c'eſt de croire qu'il faille que les Femmes s'agitent beaucoup, & faſſent des promenades fatigantes ſur la fin de leur groſſeſſe. J'avoue qu'un exercice modéré eſt autant ſalutaire que j'ai obſervé qu'un immodéré eſt nuiſible: & je dois aſſurer, avec la candeur qu'exige de moi l'intérêt de mes ſemblables, que je n'ai

jamais vu accoucher plus facilement celles qui s'étoient beaucoup exercées : mais qu'au contraire, elles ont en général un travail plus laborieux que celles qui ſe ſont exercées avec modération.

Il n'eſt pas inutile de dire ici que les Femmes enceintes s'expoſent beaucoup, en mangeant indiſtinctement de tout ce qui leur vient dans l'imagination ; c'eſt-à-dire, en ſatisfaiſant leur appétit par des mets lourds, indigeſtes & mal-ſains, au lieu de prendre une bonne nourriture ; ou bien en s'efforçant à manger beaucoup, ſans qu'elles y ſoient excitées par la faim ; & cela ſous prétexte qu'il faut ſuſtenter la mere & l'enfant qu'elle porte. Mais l'état de groſſeſſe rendant le ventre pareſſeux ; dérangeant la filtration des liqueurs qui ſervent à faire digérer ; mettant enfin l'eſtomac à la gêne, les in-

Préjugé ſur ce que les femmes enceintes peuvent manger indiſtinctement de tout, & doivent prendre beaucoup de nourriture.

digeſtions ont facilement lieu, & ont, comme on ſait, de dangereuſes ſuites ; enfin les fauſſes digeſtions, cauſées par des ſubſtances alimentaires indigeſtes & de mauvais ſuc, engendrent des humeurs dépravées qui, à la ſuite de l'accouchement, produiſent des maladies dangereuſes, & ſouvent mortelles.

Attouchemens réitérés & peu ménagés de l'orifice de la matrice pendant le travail.

Je ne puis que me récrier contre une pratique abuſive que j'ai vu adopter par toutes les Sages-femmes, ou peu s'en faut : elles appellent cela *travailler ;* & les Aſſiſtantes diſent que la Mâtrone a bien ou mal *travaillé :* ce qui indique que c'eſt un abus généralement admis. Je veux parler des attouchemens continuels & peu ménagés qu'elles font aux Femmes qui ſont dans les maux, en s'efforçant de dilater mal-à-propos l'orifice de la matrice, dans la fauſſe

vue de hâter le travail. Que réſulte-t-il de cette mauvaiſe manœuvre ? Des excoriations *, des contuſions, & un gonflement qui retient les lochies * dans le viſcere, & les y fait croupir : ce qui donne lieu à une fievre ſymptomatique *, cauſée quelquefois auſſi par l'inflammation, & enſuite par la ſuppuration des parties contuſes & léſées. Les vuidanges maſquent l'écoulement du pus : la ſuppuration entraîne la fonte du tiſſu cellulaire * de la partie ſupérieure du vagin, de l'orifice de l'uterus * & de ſon col : il en réſulte des relâchemens, des chûtes & des renverſemens de ces parties : enfin il reſte, après la guériſon même, des cicatrices qui rendent longs & pénibles les accouchemens ſubſéquens *. L'ouverture des Femmes mortes après des accouchemens longs, & dans leſquels les

Sages-femmes avoient vigoureuſement *travaillé*, a démontré ce que je viens d'expoſer.

Saignée dans les maux.

Dès que le travail paroît lent, il eſt d'uſage qu'on faſſe ſaigner, ſans qu'on examine quelle peut être la cauſe du retardement. Dans l'idée même qu'en général la ſaignée hâte l'accouchement, la plupart des Femmes réſervent leur troiſieme ſaignée de neuf mois pour dans les maux. Il y a cependant une juſte appréciation à faire des cas où elle convient ou non; & je dirai, d'après l'expérience, qu'elle eſt utile, 1°. Lorſque l'orifice de la matrice manque de flexibilité pour ſe prêter à l'extenſion & a la dilatation néceſſaires; qu'il eſt dur, gros, épais, fort chaud, gorgé de ſang: 2°. Si, après l'écoulement des eaux, les douleurs deviennent déchirantes, & le ventre douloureux; 3°. Lorſque la

Femme eſt menacée ou attaquée de convulſions dépendantes de la pléthore *; 4°. Enfin lorſqu'il ſe déclare une perte utérine * dans le commencement du travail.

La ſaignée du pied eſt indiquée dans le cas d'une violente hémorrhagie par le nez ou par la bouche; ou lorſqu'il ſe manifeſte des ſignes d'un engorgement ſanguin à la tête. Au contraire, il ſeroit très-dangereux de ſaigner ſi, le travail étant avancé, il ſurvenoit une perte utérine *; parce qu'alors cette hémorrhagie étant cauſée par le décollement du placenta *, l'accouchement ſeul peut la faire ceſſer, avec les précautions qu'il convient de prendre après; au lieu que la ſaignée, affoibliſſant la Femme, relâche les fibres * de telle ſorte, qu'elle fait reſter la matrice dans l'atonie * après l'expulſion du fœtus *: ce qui foudroie l'Accouchée

par l'écoulement copieux du ſang. J'ajoute que la ſaignée, au lieu d'accélérer les maux, les rallentit, au contraire, chez les Femmes dont la fibre * eſt molle & lâche ; parce qu'alors cette évacuation diminue la force contractile * de l'uterus * & des muſcles du bas-ventre. Dans la circonſtance auſſi que la Femme auroit une indigeſtion, ou des renvois alcalins *, la ſaignée hâteroit la fievre putride, à laquelle ces ſortes de ſujets ſont fort diſpoſés après leurs couches.

Potions cordiales ou emménagogues, & lavemens irritans pour accélérer le travail.

J'ai vu adminiſtrer des potions cordiales *, ou emménagogues *, ou des lavemens irritans, pour accélérer le travail, lorſqu'il y avoit de la lenteur ; & je puis dire en avoir vu ſouvent réſulter de très-fâcheux accidens ; comme douleurs, pertes, inflammation, fievres, ſuppreſſion des lochies *, &c.

Il y a, au ſujet des pertes, un abus preſque généralement adopté, & que je condamne d'autant plus qu'il eſt plus meurtrier. Une Femme eſt-elle affoiblie par une hémorrhagie utérine * ? Au lieu de la mettre aux incraſſans * & aſtringens * rafraîchiſſans, on lui adminiſtre des potions cordiales *, du vin, ou des autres liqueurs ſpiritueuſes. Il eſt bien vrai que par ce moyen on relève les forces ; mais ce ne ſont que des forces factices*, qui augmentent le mouvement de la circulation, & portent le ſang en plus grande abondance & avec plus de célérité vers la matrice : ce qui fait bientôt ſuccomber les malheureuſes victimes de l'ignorance, ou du moins les conduit aux portes du tombeau. Je ne vois que l'affaiſſement général, & l'inanition, ſans perte quelconque, dans leſquels les cordiaux * puiſſent convenir.

Potions cordiales, vin, ou autres liqueurs ſpiritueuſes dans les pertes.

Faire marcher pour accélérer le travail.

Lorsqu'on s'apperçoit qu'il y a de la lenteur dans le travail, on croit qu'il est nécessaire de faire marcher les Femmes pour l'accélérer. Cet exercice, je l'avoue, peut être permis, si la malade éprouve des engourdissemens & des crampes lorsqu'elle est debout, assise ou couchée ; enfin, si les maux paroissent ne faire des progrès que lorsqu'elle marche. Au contraire, il faut qu'elle s'en abstienne, si elle a une perte ; si ses extrêmités* inférieures sont enflées ou variqueuses * ; si elle a les grandes lèvres tuméfiées * ; s'il existe une complication de descente de matrice ou d'intestin * ; de même que si les eaux sont percées, s'il fait froid, & que la Femme soit mouillée.

Vapeurs humides pour faciliter l'accouchement.

L'intention de faciliter l'accouchement, a certainement fait employer bien des moyens. Mais ré-

pondent-ils tous au but qu'on ſe propoſe? On fait quelquefois uſage des bains de vapeurs, pour relâcher, croit-on, les parties extérieures de la génération, lorſqu'on ſoupçonne que c'eſt leur rigidité* qui s'oppoſe à la ſortie du fœtus*. Mais je puis aſſurer que, phyſiquement, ces vapeurs humides ſont bien plutôt capables d'opérer l'effet contraire; d'autant mieux que, par leur chaleur, elles raréfient * le ſang des parties, & les gonflent par conſéquent: ce qui augmente la réſiſtance qu'éprouve la tête de l'enfant.

Preſſer fortement de haut en bas le ventre des femmes en travail, &, qui pis eſt, les ſuſpendre.

Le moyen prétendu de faciliter l'accouchement, dont je viens de parler, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi dangereux que celui de preſſer fortement le ventre de haut en bas, pour en expulſer l'enfant; ce qui contond les muſcles du bas-ventre, les inteſtins* & l'utérus*; ſuſpend

les douleurs du travail, retarde par conſéquent la ſortie du fœtus *, & diſpoſe les boyaux & la matrice à l'inflammation ; maladie très-dangereuſe. Si l'enfant, au lieu de ſe préſenter naturellement, eſt dans une poſition contre nature, on peut juger combien cette condamnable méthode doit être encore plus funeſte à la mere & à ſon fruit.

Mais les gens ſenſés pourront-ils croire qu'en certains endroits on ſuſpend au plancher, par le moyen d'une corde paſſée ſous les aiſſelles, les Femmes dont le travail eſt long, & qu'on les agite fortement pendant cette eſpece de ſupplice, dans la fauſſe vue de hâter l'accouchement? La choſe, quoique pas vraiſemblable, n'en eſt pas moins vraie, & fait gémir le Citoyen philoſophe ſur les erreurs populaires, en deſirant, avec ardeur, que le voile qui les couvre ſoit déchiré.

Il faut, ſans doute, attribuer au deſir qu'a une Femme d'être bientôt délivrée, dès que ſon enfant eſt venu au monde, & à la joie qu'en reſſentent auſſi les Aſſiſtans, l'uſage où ſont la plupart des Sages-femmes de faire l'extraction du placenta * immédiatement après la ſortie du fœtus *. En avouant cependant qu'il y a une circonſtance dans laquelle cette pratique eſt néceſſaire ; c'eſt lorſqu'il y a une perte cauſée par le décollement de ce même arriere-faix : avec le ſoin d'exciter les contractions de la matrice, pour qu'elle ne reſte pas dans l'atonie * ; ce qui s'opere en l'agaçant intérieurement & extérieurement par de légères frictions *. Ce cas excepté, on doit commencer par lier le cordon ombilical, & ne tenter d'extraire le délivre que lorſqu'on ſent l'utérus * former une tumeur dure, ovalaire

Extraction précipitée du placenta *.

& circonſcrite, entre l'ombilic * & le pubis *. La condamnable habitude de délivrer auſſi-tôt après la ſortie de l'enfant, entraîne après elle les accidens les plus funeſtes. J'ai été ſouvent à même d'en voir les effets terribles. Cette mauvaiſe pratique ou excite des douleurs auſſi vives que celles de l'enfantement; ou cauſe le renverſement du fond de la matrice, ou le déchirement même de ce viſcère; ou donne lieu à des pertes foudroyantes; ou enfin diſpoſe l'uterus * à un relâchement conſécutif *.

Les attouchemens peu ménagés, dont j'ai parlé plus haut, & la méthode très-repréhenſible d'extraire précipitamment le placenta *, ſont les cauſes de preſque toutes les deſcentes de matrice dont nombre de Femmes ſont attaquées.

Potions & lavemens irri-

Comme le cordon des fœtus * abortifs * eſt le plus ſouvent trop

foible pour pouvoir ſoutenir l'effort que demande l'extraction de l'arriere-faix, il arrive très-fréquemment qu'au lieu d'abandonner cette opération à la nature, ou au lieu de débarraſſer la malade de cette maſſe charnue, à l'aide des doigts, des pincettes à faux-germes, ou des injections d'eau tiède, on adminiſtre des potions & des lavemens irritans pour parvenir à cette fin : pratique très-dangereuſe; car j'ai vu en réſulter des coliques très-aiguës, des pertes, & même l'inflammation de la matrice.

tans, pour procurer la ſortie du placenta des fœtus abortifs.

Après avoir examiné les Préjugés & les Uſages abuſifs qui concernent les Femmes enceintes, je vais m'occuper, dans la ſeconde Partie, de ceux qui ſont rélatifs à celles qui ſont accouchées.

PRÉJUGÉS
ET
USAGES ABUSIFS
Concernant les Femmes accouchées.

SECONDE PARTIE.

I j'ai relevé les erreurs dans lesquelles on tombe, & les fautes que l'on commet dans les soins relatifs à l'état de grossesse, je ne me crois pas moins obligé d'examiner celles qui ont rapport au

traitement des Accouchées; puiſque ces erreurs & ces fautes contribuent également à faire dégénérer l'eſpece.

Sommeil après l'accouchement.

La fatigue qu'a cauſée le travail de l'enfantement, l'eſpèce de bien-être que goûte une Femme qui vient d'accoucher; le repos dont elle a beſoin, & auquel elle ſe livre avec plaiſir, ont fait préſumer que le ſommeil ne pouvoit que lui être un bon reſtaurant. La choſe eſt vraie en elle-même: mais cet uſage eſt ſuſceptible d'inconvéniens que le vulgaire n'enviſage pas. Toutes les parties ſe relâchent pendant le ſommeil; ce qui s'oppoſe à ce que la matrice, qui a été diſtendue par un volume conſidérable qui rempliſſoit ſa capacité, ſe contracte ſuffiſamment pour reſſerrer les orifices béans de ſes vaiſſeaux; d'où peut réſulter une perte, à laquelle pluſieurs Femmes

ont ſuccombé : l'état de foibleſſe étant maſqué par le ſommeil, de manière à ne pas faire ſoupçonner qu'elles puiſſent avoir beſoin de ſecours prompts & efficaces ; & lorſqu'on veut les éveiller, on les trouve mortes. En mon particulier, j'ai vu arriver une fois ce malheur, & des gens de l'Art m'en ont cité d'autres exemples. Si l'on eſt dans le cas de laiſſer dormir une Femme immédiatement après qu'elle eſt accouchée, il faut donc avoir la précaution d'examiner quelquefois dans ſon lit ſi l'écoulement des lochies * n'eſt pas trop abondant.

Bandage ſerré après l'accouchement.

Dans la fauſſe vue de ſoutenir la matrice qui a ſouffert pendant les neuf mois de la groſſeſſe ; dans la crainte que ſes ligamens ſe relâchent, & qu'il s'enſuive une deſcente de cet organe ; enfin, dans l'intention auſſi de calmer les tranchées, on eſt dans l'uſage de ſerrer

la région hypogaſtrique *, par le moyen d'une ſerviette qui fait le tour du corps, & qui en contient quelquefois une ou deux, pliées en pluſieurs doubles, appliquées ſur le milieu de cette région. Bien-loin que cette méthode ſoit de quelque utilité, je puis aſſurer qu'elle eſt très-dangereuſe, en ce qu'elle fait croupir les lochies * dans le tiſſu des parois de l'uterus *, & dans ſa cavité; ce qui augmente certainement les tranchées, au lieu de les diminuer, & cauſe ſouvent la fièvre, & même l'inflammation du viſcère.

Breuvages & topiques adminiſtrés, dans l'intention d'appaiſer les tranchées utérines *.

Il y a encore un autre préjugé preſque généralement répandu au ſujet des tranchées utérines *, que l'on croit appaiſer par des breuvages quelquefois fort dégoûtans, ou par l'application de quelques topiques *. Comme il eſt très-rare que le premier accouche-

ment ſoit ſuivi de tranchées, on doit inférer delà que celles qui ſe font ſentir dans les couches ſubſéquentes * ne ſont autre choſe que l'effet de quelques engorgemens qui ſont reſtés aux parois utérines*. Les douleurs qu'occaſionne, dans ces circonſtances, l'évacuation des lochies *, ne ſont donc cauſées que par un effort ſalutaire que fait la nature pour lever cét engorgement. D'après cela, on peut juger de quelle inutilité, ou même de quel danger peuvent être certains remedes. Je dis de quel danger; car s'ils ſont narcotiques *, comme quelques-uns les recommandent, ils ſuſpendent l'écoulement d'un fluide dont l'évacuation eſt néceſſaire; ils donnent lieu aux liqueurs de s'engorger davantage, & multiplient par conſéquent la ſomme des douleurs pour la ſuite, lorſque l'action du ſtupéfiant eſt paſſée. Si,

au contraire, ces médicamens ſont ſpiritueux * & incendiaires *, comme il eſt d'uſage chez le Peuple, ils augmentent le ton * des fibres *, bien-loin de les relâcher, en même temps qu'ils font aborder une plus grande quantité de fluide à la partie affectée, par l'orgaſme * qu'ils cauſent dans la circulation. Or, ces cauſes réunies, augmentent l'intenſité * des tranchées utérines *, au lieu de les appaiſer.

Si l'on peut permettre quelque choſe aux Femmes qui deſirent ardemment de prendre des remèdes contre les tranchées, ce ſeront les ſeuls adouciſſans, les lavemens émolliens *, & les topiques * de même nature.

Le vulgaire croit que le linge blanc procure des évacuations ſanguines, conſidérables après l'accouchement; ce qui eſt une grande erreur; & quelques Sages-femmes, Linge ſale.

ou Gardes, font, en conséquence, habiller aux Accouchées une chemise sale, & les font coucher dans des draps sales aussi : ce qui peut développer les principes de putridité à laquelle sont sujettes les Femmes en couche, & leur causer des démangeaisons, la fièvre, & même quelquefois une éruption miliaire *.

Air raréfié de la chambre, boissons prises chaudes, ou d'une nature incendiaire *.

Un usage bien pernicieux, & malheureusement trop accrédité, c'est d'échauffer les Femmes accouchées par l'air raréfié * de la chambre, par des boissons prises chaudes, & pis encore par des boissons d'une nature incendiaire * ; telles que le vin, les autres liqueurs spiritueuses *, & sur-tout cette décoction qu'on nomme *bouchet*. Cette chaleur accélère le mouvement de la circulation ; donne lieu à des pertes, ou au moins à un écoulement très-abondant des lochies * ;

cauſe la fièvre & des maladies putrides. Les grandes ſueurs, qui ſont l'effet de cette méthode échauffante, affoibliſſent les malades; rendent leur convaleſcence longue; leur procurent des maux de tête; les conſtipent : & l'on peut aſſurer que ces incommodités ſouvent funeſtes, que l'on qualifie communément du nom de *froids*, proviennent de ce que les Accouchées, étant dans une forte ſueur, ne peuvent mettre leurs bras hors du lit, ſe retourner dedans, ou ſe lever, ſans être ſurpriſes par l'air. J'ai une multitude d'expériences pour moi, que les Femmes, qui ont reſpiré un air tempéré & ſouvent renouvellé, & à qui l'on n'a pas adminiſtré des boiſſons priſes chaudes, ou d'une nature incendiaire *, ont eu des ſuites de couche beaucoup plus heureuſes que celles qui ont ſuivi opiniâtrément

la condamnable coutume échauffante, reçue & accréditée.

Crainte des lavemens.

C'eſt mal-à-propos que l'on redoute les lavemens dans les couches ; car, excepté le jour que le lait monte au ſein avec le plus de force, je ſuis dans l'uſage de les preſcrire contre la conſtipation, les maux de tête & les coliques, ſans parler d'autres cas où ils ſont abſolument néceſſaires ; & je puis aſſurer qu'en général rien ne contribue plus à rendre les ſuites de couches franches, en avouant que celles qui ne nourriſſent pas ont plus beſoin de ce ſecours que celles qui allaitent.

Crainte des purgatifs.

Excepté auſſi le jour qu'on nomme improprement celui de la fièvre de lait, on doit purger les Femmes accouchées lorſque la néceſſité l'exige, & ſelon l'indication curative *. Le préjugé de croire qu'on ne doit évacuer, par le moyen des purgatifs

purgatifs, qu'après ſix ſemaines, dans la fauſſe crainte d'arrêter l'écoulement des lochies *, a été la cauſe d'une infinité d'accidens. Combien de mères, & d'enfans qu'elles nourriſſoient, n'en ont-ils pas été les victimes ?

Crainte des vomitifs.

La crainte que l'on a des vomitifs eſt auſſi mal fondée ; & l'on doit les adminiſtrer, avec aſſurance, lorſque beſoin eſt. J'ai émétiſé, dans les premiers jours, après l'accouchement, excepté dans celui de la fougue du lait, & l'ai vu faire par pluſieurs autres Miniſtres de ſanté très-inſtruits, ſans qu'il en ait réſulté aucun accident : j'en ai vu, au contraire, les meilleurs effets.

Crainte de la ſaignée du bras.

Généralement on redoute trop les ſaignées du bras, ſi néceſſaires dans les engorgemens & inflammations de matrice, & dans une multitude d'autres cas où les Gens

de l'Art peuvent la preſcrire avec fruit. J'ai vu des Malades, regardées comme perdues, ſauvées par la ſaignée faite contre l'avis & aux grandes clameurs de tous les Aſſiſtans; & j'en ai vu d'autres, on peut dire aſſaſſinées par l'oppoſition invincible qu'elles, les leurs, & d'autres famelettes ont apportée à ce remede héroïque *.

Bouillons ſucculens, pris pluſieurs fois dans le jour & la nuit.

Les bouillons ſucculens, que l'on a coutume de faire prendre aux Accouchées chaque trois ou quatre heures, ſont ſujets à s'alcaliſer * dans les premieres voies *; à faire perdre l'appétit; à cauſer des dégoûts, & même des maladies putrides. Une nourriture un peu ſolide, modérément rafraîchiſſante, & non putreſcible *, eſt infiniment préférable. C'eſt celle que je preſcris; & certainement je m'en ſuis trouvé à merveille dans le cours d'une pratique fort heureuſe: en

faiſant toujours la diſtinction de celles qui nourriſſent d'avec celles qui n'allaitent pas, pour permettre davantage aux premières ; ce que le vulgaire ignorant ne veut pas comprendre, alimentant indiſtinctement les unes & les autres.

Banquet du Baptême.

On peut avancer, avec certitude, que les banquets que l'on a coutume de faire dans les Baptêmes, le fracas qu'ils occaſionnent aux oreilles des Accouchées, les converſations que cela leur donne lieu de tenir, les mets lourds & indigeſtes qu'elles y mangent pour l'ordinaire, & les boiſſons échauffantes qu'elles y prennent, ont fréquemment des ſuites fâcheuſes.

Volatils & cordiaux dans l'écoulement abondant des lochies.

Je dirai ici la même choſe, au ſujet des lochies * abondantes, que j'ai dite, dans la première Partie, rélativement aux pertes. Lorſqu'on voit les forces s'affoiblir, il eſt d'ordinaire qu'on faſſe reſpirer

des eſprits volatils *, & que l'on preſcrive des cordiaux*, aulieu des incraſſans*, des aſtringens* rafraîchiſſans, & d'autres ſecours que peut adminiſtrer un Praticien méthodique, & que j'ai eu quelquefois le bonheur de ſubſtituer à temps à la méthode échauffante que la routine aveugle avoit indiquée: pouvant me flatter d'avoir ſauvé des Femmes qui alloient bientôt être les victimes de l'ignorance, comme l'annonçoit l'augmentation de l'écoulement ſanguin. J'ajoute que les foibleſſes ne ſont pas ſi effrayantes aux yeux des Gens inſtruits qu'à ceux du vulgaire, parce qu'elles donnent le temps au ſang de former caillot à l'embouchure des veines utérines *.

Topiques appliqués ſur le ſein pour faire

Je ne puis taire que j'ai vu ſouvent de mauvais effets réſulter des topiques appliqués ſur le ſein, dans

l'intention de diſſiper le lait. J'ai ordonné, avec plus de ſuccès, l'application de coton cardé, ou de vieux mouchoirs de mouſſeline, parfumés, ſi l'on veut, de ſucre & de genièvre; avec l'attention de tenir les mamelles relevées, & de les ſerrer très-légérement: mais ſe gardant bien de les comprimer avec violence, comme beaucoup de Femmes en ont la pernicieuſe habitude: ce qui donne lieu à des dépôts fâcheux & de longue durée, enſuite de la contuſion des glandes de ces parties.

paſſer le lait.

Il y a une erreur d'autant plus généralement répandue qu'elle a été accréditée par des Phyſiologiſtes & des Accoucheurs du premier ordre; c'eſt de croire que les Accouchées n'ont du lait dans le ſein qu'au troiſième jour. Cette opinion eſt fondée ſur ce que les mamelles ne ſe gonflent évidemment qu'à

Ne faire teter les enfans qu'au troiſième jour.

cette époque, par la fougue de l'aſcenſion du lait. Mais je puis aſſurer qu'elles contiennent déja de cette liqueur immédiatement après l'accouchement. D'une fauſſe théorie on a tiré une fauſſe conſéquence pratique : on a cru que la nature ne perfectionnant qu'au troiſième jour la ſecrétion* du lait, les nouveaux-nés n'avoient beſoin de nourriture que dans ce temps ; ce qui eſt une abſurdité : car auſſitôt après la naiſſance, les enfans ont des beſoins phyſiques : & la meilleure preuve qu'on puiſſe en apporter, c'eſt que ſi la Mère ou une Nourrice étrangère leur préſentent le ſein, ils tetent. Pourquoi donc l'homme veut-il toujours mettre des entraves à la marche de la nature ? Pourquoi ne veut-il pas conclure de l'uniformité de ſes opérations, d'après l'examen de ce que font les animaux ? Dès qu'ils reſ-

pirent, ils ſucent le lait de leur mère. Toutes les femelles des quadrupèdes nourriſſent leurs petits, ſans qu'elles ſoient troublées dans cette fonction naturelle par les maux qui attaquent le ſein des Femmes; tels que les gerçures des mamelons *, les duretés, l'inflammation, la ſuppuration du corps même de l'organe; & par des effets qui en dérivent, ce qu'on appelle *lait répandu*: maux familiers à ces dernières, parce qu'elles attendent au troiſième jour, que les mamelles ſoient engorgées de l'humeur laiteuſe, pour les préſenter à leurs enfans. Alors ceux-ci ont de la peine à ſaiſir le mamelon *; l'organe eſt trop rempli de lait pour pouvoir être vuidé ſuffiſamment: cette liqueur s'y accumule de nouveau: en outre elle a acquis un certain degré d'acrimonie * par ſon ſéjour, & elle eſt devenue trop

épaiſſe pour paſſer à travers des filières dont le diamètre devoit être préparé par une humeur plus ténue*, qui eſt le coloſtre*: difficulté à vaincre, que les Nourrices nomment *caſſer les cordes*, *rompre les lumieres*. Combien ces différentes incommodités, que les Femmes ſe procurent, en ſuivant une routine aveugle, c'eſt-à-dire, en ne donnant pas le ſein aux nouveaux-nés immédiatement après être accouchées, & en attendant au troiſième jour qu'il ſoit gonflé, irrité & douloureux; que le lait ſoit aigri & trop épais; que les conduits lactifères * ſoient obſtrués: combien, dis-je, ces incommodités n'altèrent-elles pas leur tempérament, & n'influent-elles pas d'une manière déſavantageuſe ſur les enfans? Les inconvéniens qui en réſultent, ſont de ne pouvoir achever de nourrir dans la circonſtance pré-

ſente ; de ne pouvoir, la plupart du temps, le faire à la ſuite des accouchemens ſubſéquens * ; enfin de ne faire quelquefois plus d'enfans, ou du moins de n'en mettre au monde que de foibles & valétudinaires. Quel tort une erreur ne fait-elle pas à l'eſpece humaine ? Que les Accouchées préſentent donc le ſein le plutôt poſſible, ſi elles ne veulent pas tomber dans ce dédale de maux.

Les mères de ne pas nourrir leurs enfans.

Si les mères ſont autant expoſées, en tardant à donner aux nouveaux-nés la liqueur qui n'eſt élaborée * chez-elles qu'à cet effet, combien de périls ne courent pas celles qui veulent s'exempter d'un devoir ſi légitime ? Je vais en eſquiſſer le tableau : mais devroit-il être mis devant les yeux d'Etres qui ſe flattent d'avoir la raiſon en partage, pour les engager à remplir le vœu de la nature, & à ſe

ſoumettre à la loi honorable & avantageuſe qu'elle leur impoſe? Pourquoi n'eſt-ce pas un opprobre parmi nous de confier les enfans à des Nourrices mercenaires, comme c'en étoit un chez les Grecs, les Romains, les Germains, & actuellement encore chez les Chinois, ainſi que chez d'autres Peuples que nous regardons comme non-policés, & qui cependant connoiſſent mieux que nous les moyens de procurer à l'homme une bonne conſtitution? Faut-il que les lionnes & les tigreſſes dépoſent leur férocité dans les antres des déſerts, en donnant à leurs petits le lait qui leur eſt naturellement deſtiné, pour reprocher aux Femmes leur barbarie, & la honte dont elles ſe couvrent? Enfin celles-ci veulent donc qu'on croie que ce ſont les paſſions & la volupté ſeules qui les ont néceſſitées à être mères; puiſ-

que, dès le moment qu'elles ont mis au jour les malheureuſes victimes de leur cruelle indifférence, elles les rejettent & les écartent au loin.

Je ſais que la plupart des Femmes allèguent qu'elles n'ont pas la force de nourrir ; que leur ſanté eſt foible ; &, qu'en allaitant, elles l'altéreront davantage. Combien n'apportent-elles pas d'autres raiſons futiles ? Je réponds à cela, & j'en ai l'expérience, que de nourrir raccommode bien plutôt le tempérament que de le détruire : & ſi l'on m'apporte des exemples de Femmes mortes après avoir allaité, je dirai qu'elles avoient chez-elles un germe de maladie, qui ſe ſeroit plutôt développé, & qui les auroit fait périr quelques mois auparavant. J'aſſurerai encore que les incommodités de la groſſeſſe ſont pires que celles de l'allaitement ;

& qu'il eſt, on ne peut pas plus rare, qu'une Femme ait pu porter un enfant pendant neuf mois, ſans qu'elle puiſſe enſuite le ſuſtenter de ſon lait. Si elle eſt ſi foible, comme elle veut le perſuader, comment ſoutiendra-t-elle la criſe dangereuſe de la fougue du lait, ſa réſorbtion * & ſon refoulement? Comment, en un mot, réſiſtera-t-elle aux incommodités d'une nouvelle groſſeſſe dont elle eſt menacée au bout d'un mois ou de ſix ſemaines, avant qu'elle ſoit refaite de la première, & pendant qu'il circule encore chez-elle une liqueur étrangère & ennemie; je veux dire le lait répercuté? La nature outragée vengera donc ſes droits ſur la mère, & trop malheureuſement encore ſur l'enfant à naître, qui viendra au monde foible & languiſſant, & qui, étant confié aux ſoins d'une Nourrice

mercenaire, comme ſon ainé, y périra, ou ſortira de ſes mains valétudinaire. Quelle cauſe, grand Dieu, peut contribuer davantage à faire dégénérer l'eſpèce, & à cauſer la dépopulation!

Mais, je le ſens, dans le ſiècle où nous vivons, où l'intérêt général eſt compté pour rien, & où l'on ſacrifie tout à l'égoïſme, il eſt néceſſaire de démontrer l'avantage perſonnel qu'il y a de nourrir, ou mieux encore les maux individuels pour les mères, ſi elles n'allaitent pas. Ainſi achevons l'eſquiſſe de notre tableau.

Oui, je l'aſſure, l'intérêt propre & la vanité des Femmes devroient leur ſuggérer de nourrir, pour conſerver leur fraîcheur, leur embonpoint, & la beauté de leur ſein, qui eſt expoſé, lorſqu'elles n'allaitent pas, à ſe flétrir par la répercuſſion * ſubite du lait; parce qu'il

eſt privé, avec trop de célérité, du fluide qui cauſoit ſa diſtenſion. Les Géorgiennes & les Circaſſiennes ſont certainement les plus belles femmes du monde ; elles conſervent méme leur fraîcheur juſques dans un âge fort avancé : elles nourriſſent cependant leurs enfans. Que nos Européennes prennent donc exemple ſur ces aſiatiques, ſur ces Peuples que nous nommons efféminés, & qui nous montrent la route du devoir, & l'obligation que nous impoſe la nature. Faut-il ajouter que celles qui n'allaitent pas ont un écoulement abondant des lochies * pendant ſix ſemaines, & quelquefois plus ; qu'alors la matrice relâchée par cette longue évacuation, perd ſon action tonique * ; que ſon tiſſu s'abreuve facilement, & retient captive les liqueurs qui y abordent : ce qui donne lieu aux fleurs blanches,

dont ſont incommodées preſque toutes les Femmes qui ne ſont mères qu'à demi. Une preuve de ce que j'avance, c'eſt que celles mêmes qui ſont habituellement ſujettes à ce fâcheux écoulement, ne s'en reſſentent pas durant le temps qu'elles nourriſſent; & l'on peut dire que cette maladie étoit à peine connue de nos Ancêtres, parce que le luxe, la molleſſe & la corruption n'avoient pas encore porté les mères à refuſer à leur fruit une partie de lui-même. Me niera-t-on qu'une matrice lâche & malade ſoit un organe qui ne peut que mal élaborer * la nourriture du fœtus*, qui naîtra par conſéquent moins vigoureux? Une expérience funeſte ne prouve-t-elle pas qu'un viſcère, ainſi affecté, contient en lui des diſpoſitions à un cancer, qui ſe manifeſte dans le temps critique de la ceſſation des règles? Dirai-je

que les glandes des mamelles, engorgées de lait, peuvent reſter ſkirreuſes *, & y entretenir ſourdement le principe de la cruelle maladie dont je viens de parler; ou bien que cet engorgement peut donner lieu à une inflammation, & enſuite à une ſuppuration très-dangereuſe, qui au moins flétrit & déforme le ſein où elle s'eſt formée, & le rend ordinairement inhabile à un allaitement futur; laiſſe enfin à la femme une convaleſcence longue & faſtidieuſe, qui influe toujours ſur le phyſique? Ajouterai-je que le lait refoulé cauſe ces terribles maladies, nommées *lait répandu*, qui attaquent indifféremment toutes les parties du corps, & qui font périr cruellement, ou laiſſent des incommodités auxquelles la mort eſt préférable?

* D'après cet expoſé, je conclurai donc par dire qu'à moins de raiſons fortes

fortes & plauſibles, qui ſont en très-petit nombre, & qui doivent être mûrement peſées par un Miniſtre de ſanté très-inſtruit, les Mères ne peuvent s'exempter de nourrir leurs enfans, & qu'elles ne doivent pas s'en rapporter là-deſſus à certaines Sages-femmes, ou à des Gardes qui ont un intérêt ſordide à les empêcher d'allaiter, pour qu'elles ſoient plus ſouvent dans le cas d'accoucher.

Ayant examiné, dans cette ſeconde partie, les Préjugés & Uſages abuſifs qui concernent les Femmes accouchées, je vais paſſer, dans la troiſième, à ceux qui ſont rélatifs aux enfans en bas âge.

Fin de la ſeconde Partie.

PRÉJUGÉS
ET
USAGES ABUSIFS
Concernant les Enfans en bas âge.

TROISIEME PARTIE.

ON ne fait pas assez attention combien le soin qu'on prend des enfans en bas âge, dans l'état de santé, & combien la manière de traiter les incommodités qu'ils apportent en naissant, ou les maladies qui

les attaquent par la ſuite, influent en bien ou en mal ſur leur conſtitution pour le reſte de la vie, ſuivant que l'adminiſtration de ces ſecours a été bonne ou mauvaiſe. Ces Etres foibles, dont nous devons deviner les beſoins phyſiques, & qui ne peuvent nous exprimer les maux qu'ils reſſentent, méritent bien qu'on étudie, plus particuliérement qu'on ne le fait, la ſcience qui a leur conſervation pour objet. Achevons donc de déchirer le voile de l'erreur ; ſubſtituons la méthode à l'empyriſme; que les Préjugés & les Abus cèdent à la raiſon ; que le bien remplace le mal : que mes Compatriotes & autres recueillent enfin, pour leurs Deſcendans, les fruits qu'une routine aveugle a juſqu'ici empêchés de mûrir.

Enfans crus viables à ſept

Pour peu qu'on examine la marche de la nature, on doit

mois, & non à huit.

s'appercevoir que généralement, plus ſes différentes productions ont acquis d'accroiſſement, plus leur exiſtence future eſt aſſurée. Cependant, d'après un faux principe, on penſe qu'un fœtus * né à ſept mois eſt viable, tandis qu'un venu à huit ne peut être élevé. Le préjugé là-deſſus eſt pouſſé ſi loin chez certaines gens, que j'ai vu négliger abſolument des enfans qu'on croyoit être nés à huit mois, (comme ſi les connoiſſances qu'une Femme a ſur cet article étoient de toute infaillibilité) dans la perſuaſion que les ſoins qu'on pouvoit prendre d'eux étoient inutiles. Oui, j'ai vu confier de ces Etres infortunés à des perſonnes étrangères, pour les ſuſtenter par quelques alimens peu convenables, en attendant que la mort vint les enlever; ſans que les Mères daignaſſent leur préſenter

le ſein, ou qu'on crût néceſſaire de les remettre entre les mains d'une Nourrice. J'ai à m'applaudir d'avoir démontré en quelques circonſtances la fauſſeté de cette opinion, & d'avoir conſervé à la Société des Membres que le préjugé & l'erreur ſembloient vouloir en proſcrire.

Pêtrir la tête avec les mains pour corriger ſes difformités.

Si la tête du fœtus * a été enclavée dans le baſſin, parce que ſon diamètre étoit trop volumineux pour enfiler librement le détroit de cette capacité ; ou ſi elle s'eſt préſentée obliquement, & a appuyé ſur un des os qui forment le pourtour de ce détroit, il arrive qu'elle prend une forme contre nature : alors la plupart des Sages-femmes ou des Gardes s'ingèrent de la pêtrir avec les mains, pour la reſtituer dans ſon état naturel ; comme ſi la nature, notre mère commune, ne rétabliſſoit pas cet

accident de conformation, en paſſant d'une manière inſenſible par les nuances & les degrés néceſſaires, pour qu'il n'en réſulte rien qui puiſſe expoſer l'enfant au danger : au lieu que la compreſſion forte & ſubite qu'éprouve le cerveau, par l'action des mains de la Matrône ou de la Garde, dérange l'économie de ce viſcère, & peut influer déſavantageuſement ſur le moral & ſur le phyſique de l'individu, comme on en a vu des exemples.

Délivrer avec trop de promptitude lorſque l'enfant vient au monde décoloré & languiſſant.

La précipitation avec laquelle preſque toutes les Accoucheuſes délivrent les Femmes, (Uſage abuſif dont il a été queſtion dans la première Partie) fait qu'il arrive quelquefois qu'avant que le fœtus * ait reſpiré, il eſt privé de la communication que l'on doit cependant, autant que faire ſe peut, rétablir entre lui & ſa Mère,

s'il eſt pâle, foible & languiſſant ; car ſi l'on manque à cette précaution, il périt preſque toujours : au lieu qu'on le rend à la vie ſi l'on ne fait pas la ligature du cordon, & ſi l'on ne délivre pas que la circulation de la Mère à lui, & de lui à elle, n'ait peu-à-peu repris ſon cours ; ce qui exige en certaines circonſtances un aſſez long eſpace de temps, ſelon que les vaiſſeaux ombilicaux ont eſſuié un plus ou moins grand degré de compreſſion dans le travail de l'enfantement, ou ſelon que le fœtus * lui-même a ſouffert. J'ai eu le bonheur de rappeller à la vie un grand nombre d'enfans, qui paroiſſoient morts en venant au monde, en leur ſoufflant de l'air dans les poumons, en les frictionant avec des linges trempés dans de l'eau-de-vie chaude, en leur chatouillant & irritant les organes de l'odorat & du goût,

en enveloppant de linge chaud le cordon de ceux qui étoient foibles, pâles & décolorés, afin de rétablir la circulation entre eux & leurs Mères, pour ne pratiquer la ligature qu'enſuite; enfin, en faiſant au plus vîte la ſection du cordon à ceux qui avoient le viſage violet, & paroiſſoient apoplectiques, pour les ſaigner par ce moyen, & ne faire la ligature qu'enſuite.

Certaines Matrônes ont coutume, en pareil cas, d'extraire le délivre, & de le faire tremper dans un plat où il y a de l'eau-de-vie chaude, croyant que les vapeurs ſpiritueuſes de cette liqueur pénètrent la maſſe du placenta *, & ſe tranſmettent, par les vaiſſeaux du cordon, juques dans l'abdomen * du fœtus *, pour le vivifier. Les Gens inſtruits ſentent que cette prétention eſt une chymère. L'Uſage abuſif ſuggère donc un moyen

inutile, tandis qu'on ne ſuit pas les voies ſimples que nous indique la nature bienfaiſante, ou qu'on n'emploie pas des moyens méthodiques & raiſonnés, preſcrits par notre Art.

Faire la ſection du filet avec l'ongle.

Je ne puis m'empêcher de condamner une mauvaiſe pratique, miſe en uſage par quelques Sages-femmes ou Gardes, c'eſt de couper, ou pour mieux dire de déchirer le filet aux Nouveaux-nés avec l'ongle du pouce, que certaines laiſſent grandir à cet effet; au lieu de faire appeller un Chirurgien intelligent: car cette opération n'eſt pas, dans toutes les circonſtances, auſſi indifférente qu'on le croit vulgairement. J'ai vu réſulter, de la ſection ou déchirement du filet avec l'ongle, un gonflement & une inflammation qui ont empêché le mouvement de la langue, qui, en conſéquence, eſt devenue inhabile

à exercer les fonctions néceſſaires pour la ſuccion *: ce qui a fait périr les enfans faute de nourriture. J'ai vu d'autres fois que les artères ranines * ayant été ouvertes, ces petits infortunés ſont morts d'hémorrhagie, ou à la ſuite de cet écoulement.

Ligature ſur la peau du ventre, & non ſur le cordon, dans le cas d'exomphale.

Les enfans naiſſent quelquefois avec une exomphale ou hernie * par le trou du nombril. C'eſt un cas embarraſſant pour une Matrône, par rapport à la manière de lier le cordon. Je crois devoir rapporter, à ce ſujet, un fait dont j'ai vu les triſtes ſuites.

Une Accoucheuſe, au lieu de faire la ligature ſur le cordon même, en dehors de l'exomphale, ſe mêla de réduire dans le bas-ventre les parties ſorties, par le moyen du taxis *, & fit enſuite la ligature ſur la portion de peau diſtendue, dans la fauſſe idée que la cicatrice s'op-

poſeroit à une nouvelle formation de la hernie : mais, lors de la chûte du fil qui avoit ſervi de lien, il ſe manifeſta une éventration *, qui fit périr la malheureuſe victime de l'ignorance & de la préſomption.

Il y a, au ſujet de la ligature du cordon, un préjugé, qui, ſans être préjudiciable aux enfans, donne lieu de taxer mal à propos d'impéritie les Accoucheu s ou les Sages-femmes. Pourquoi ne pas chercher à déchirer le voile de l'erreur ? C'eſt toujours rendre ſervice à l'eſpèce humaine : au reſte, la choſe eſt de mon ſujet.

Préjugé au ſujet des effets qu'on croit réſulter de la ligature du cordon faite éloignée du ventre.

Un enfant a-t-il une exomphale, ou ſortie des boyaux par le trou du nombril ; ce qui a été occaſionné par quelques vives douleurs, par un effort pour aller à la ſelle, par ſes cris, ou par la pernicieuſe coutume d'emmaillotter ; on dit que

l'Accoucheur ou la Matrône ont lié le cordon trop loin du ventre. Mais peu importe qu'on en faſſe la ligature plus ou moins près, ſa ſéparation ſe fait toujours d'une manière uniforme dans l'endroit où la peau ſe termine. J'ai vu une Sage-femme qui ne lioit le cordon qu'à la diſtance de cinq a ſix pouces, pour, diſoit-elle, empêcher les enfans d'avoir des tranchées, & je ne me ſuis pas apperçu que ceux à qui elle a fait l'opération de cette manière fuſſent plus ſujets aux hernies * ombilicales que d'autres. Cependant les Accoucheurs ont déterminé le ſiège de la ligature du cordon ombilical à environ deux pouces. En la plaçant le plus près poſſible du ventre, comme quelques-uns l'indiquent, on riſque de lier la portion de peau qui s'étend, pour l'ordinaire, de quelques lignes ſur le cordon, &

par conſéquent de donner lieu à une éventration * conſécutive * : ou bien, ſi la ligature venoit à couper le cordon, comme cela arrive quelquefois, il ne ſeroit plus poſſible d'en placer une autre au deſſous, pour ſe rendre maître de l'hémorrhagie.

Il y a un Uſage abuſif, rélativement aux Nouveaux-nés, qui tient en partie à la pernicieuſe coutume qu'ont les Mères de ne pas préſenter le ſein qu'au troiſième jour. En attendant cette époque, on donne aux enfans de l'eau miellée ou ſucrée, de la manne diſſoute, ou du ſyrop de chicorée mêlé avec de l'huile d'amandes douces, pour faire évacuer leurs phlegmes & leur méconium * ; tandis que ce devroit être au coloſtre *, ou premier lait à favoriſer cette excrétion *. Voilà donc un moyen pharmaceutique * ou artifi-

Faux emploi des évacuans, pour faciliter la ſortie du méconium.

ciel ſubſtitué à celui que préſente la nature : lorſque, par un contraſte ſingulier, ſi la Mère n'allaite pas, on fait venir une Nourrice d'une campagne peu éloignée, ou du lieu même, qui donne auſſi-tôt le ſein au Nouveau-né ; ſans qu'on ait eu la précaution de lui faire prendre auparavant de ce mêlange pour l'évacuer, & pour diſpoſer ſon eſtomac & ſes inteſtins * à digérer le lait épais de ſa Nourrice. On néglige donc, lorſque la Mère allaite, un moyen naturel pour en employer un factice * ; & au contraire, quand on donne une Nourrice étrangère à l'enfant, on n'aide pas la nature par les ſecours que l'Art fournit.

Abus du maillot.

Quand l'Homme connoîtra-t-il donc ſes vrais intérêts ? quand jugera-t-il ſainement ? Sera-t-il toujours l'artiſan de ſes malheurs ? Comment ne voit-on pas que l'u-

ſage du maillot ne peut qu'être préjudiciable à chaque individu en particulier, & par conſéquent à l'eſpèce humaine en général? Peut-on ne pas s'appercevoir que des membres foibles & délicats, qui devroient croître par la liberté & par l'exercice, étant contraints & ſerrés, ne ſe développent qu'avec peine, & n'acquierrent que des forces lentes & tardives? Et s'ils ſont comprimés dans une mauvaiſe direction, ne leur procurera-t-on pas une conformation vicieuſe? Si nous ne voulons-pas nous donner la peine d'examiner les objets qui nous environnent, pour en tirer des conſéquences utiles, raiſonnons au moins d'après l'analogie. Les Sauvages qui, dès qu'ils viennent au monde, ſont abandonnés à eux-mêmes, & nuds dans des mannes ou dans des trous creuſes en terre & remplis de mouſſe, ne

ſont-ils pas plus grands, plus forts, mieux conſtitués, & plus agiles que nous, qui dès la naiſſance ſommes reſſerrés dans l'étroite priſon du maillot? Enfin, voit-on des difformités chez les animaux comme chez les hommes? Oui, les langes dont les enfans ſont entourés ne peuvent que les contenir douloureuſement, les inquiéter, les échauffer, les renfermer enfin dans un air concentré, & rendu mal-ſain par la tranſpiration, l'urine & les matières fécales. Ces entraves excitent par conſéquent chez-eux des cris qui troublent leurs digeſtions, & ſont la cauſe de deſcentes. Ajoutons que, la poitrine étant comprimée, le poumon ne ſe dilate qu'avec peine, ce qui prépare le germe des pulmonies. En outre, les viſcères du bas-ventre, les vaiſſeaux & les glandes de tout le corps, excepté

de

de la tête, étant à la gêne, les ſucs s'y engorgent, & ſe dévoient même de certaines parties ſur d'autres. Delà les obſtructions du foie, de la rate, du mézentère, & le reflux des liqueurs vers la tête, qui groſſit en raiſon du dépériſſement du reſte de la machine: delà le rachytis * & les convulſions. Comment des Etres intelligens, ou qui croient avoir cette qualité en partage, ne s'apperçoivent-ils pas que les gémiſſemens de ces petits infortunés ceſſent dès qu'on les débarraſſe du maillot, & recommencent dès qu'on les remet dans les liens? C'eſt l'innatention, le manque d'attachement & la pareſſe des Nourrices mercenaires qui perpétuent une méthode ſi abuſive. Il faut avouer que les gens ſans prévention ont déja ſecoué ce préjugé de la mode: cependant il s'en faut de beaucoup que la raiſon ait gé-

néralement fait là-dessus les progrès qu'on devoit attendre : mais il faut espérer qu'enfin ils ne seront pas tardifs. Dans l'expectative de cette heureuse révolution, je puis dire avoir observé, avec une satisfaction réelle, que, depuis quelques années qu'on a proscrit en partie la pernicieuse coutume d'emmailloter, on voit moins d'enfans incommodés qu'auparavant.

Abus de la bouillie.

Ne sont-ce pas ces mères empruntées qui sont à la solde des parens ? Ne sont ce pas les Nourrices qui perpétuent aussi l'usage de cette colle indigeste dont elles surchargent l'estomac foible & délicat des malheureux individus confiés à leurs soins ? Ces femmes ayant gorgé les enfans d'un aliment lourd, de bouillie, en un mot, diminuent par ce moyen le besoin que ces petits infortunés auroient de boire plus souvent.

Elles ne conſultent pas en cela l'avantage des nourriſſons, mais le leur propre, en ménageant leur lait, de crainte de ſe fatiguer & de s'affoiblir. Elles prétendent que la bouillie appaiſe les tranchées auxquelles les Nouveaux nés ſont ſujets, parce qu'ayant l'eſtomac rempli d'un mets viſqueux & qui a beaucoup de conſiſtance, ils deviennent comme engourdis juſqu'après la digeſtion imparfaite de ce mauvais aliment : mais lorſque la ſtupeur * eſt paſſée, ils annoncent par leurs cris l'imperfection & le vice de cette digeſtion. Dans la fauſſe vue de leur procurer un bien actuel, on leur prépare une ſomme de maux pour l'avenir ; on leur affoiblit les organes digeſtifs * qu'on enduit de crudité aceſcentes *, qui donnent lieu à des coliques & à des déjections * poracées * ; on diſpoſe leurs humeurs

à acquérir de l'épaiſſiſſement ou d'autres vices, d'où s'enſuivent le carreau *, le rachytis *, les écrouelles *. A la vérité, ils paroiſſent gras & bien portant; mais leur embonpoint n'eſt que factice *, & cauſé ſeulement par l'obſtruction des vaiſſeaux lymphatiques * & des glandes. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'au ſevrage qu'on s'apperçoit que la prétendue graiſſe n'étoit que bouffiſſure, & qu'ils ont le ventre dur & tendu, le foie tuméfié *, & la tête volumineuſe, tandis que les autres parties ſont dans la maigreur.

Si l'on permet de la bouillie aux enfans, il faut qu'elle ſoit très-cuite, liquide, & faite avec de la farine cuite au four, du pain bien émietté ou de la ſemoule.

Adminiſtration de l'eau de pavot.

La fauſſe digeſtion de la bouillie étant faite quelques heures après qu'elle a été avallée, l'eſtomac

n'eſt plus diſtendu, & ne preſſe plus ſur les vaiſſeaux & ſur les nerfs qui l'environnent : par conſéquent, l'engourdiſſement ceſſe vers le temps même de la ſoirée où la Nourrice voudroit ſe livrer au repos, qui eſt dérangé par les cris de l'enfant, occaſionnés encore par la compreſſion douloureuſe qu'exerce le maillot, ou par toute autre cauſe. Or, pluſieurs d'entre ces femmes ont la condamnable coutume, pour aſſoupir leurs nourriſſons, de leur faire boire de la décoction de pavot. On ſent combien l'adminiſtration de ce narcotique * eſt dangereuſe ; combien il ſtupéfie le genre nerveux, & ſuſpend les ſecrétions *, d'où peuvent réſulter des maux infinis.

Allaitement par les Nourrices mercenaires.

Combien d'autres inconvéniens directs ou indirects n'enttaîne pas après ſoi l'allaitement par les Nour-

rices mercenaires ? Un Nouveau né remis entre les mains de ces femmes gagées, eſt d'abord privé du lait de ſa mère ; aliment ſeul qui lui eſt deſtiné par la nature : enſuite, il l'ôte à l'enfant de ſa Nourrice même, qu'elle ſevre très-jeune, ou qu'elle met hors de chez elle à vil prix. De l'une à l'autre, on voit combien l'abus & le mal ſe propagent, ou bien la Nourrice allaite l'enfant d'autrui & le ſien ; à quoi elle ne peut ſuffire qu'en les ſurchargeant tous deux de bouillie : au lieu que ſi elle n'en avoit qu'un à ſuſtenter, & qu'elle eût ſuffiſamment de lait, le beſoin de s'en débarraſſer feroit qu'au moins elle donneroit moins de l'autre aliment viſqueux * & indigeſte. Ajoutons qu'une femme de la Ville eſt d'une conſtitution plus foible, toutes choſes égales d'ailleurs, qu'une Villageoiſe, dont

la nourriture & l'exercice diffèrent de ceux de la citadine. Or, en ſuivant la filiation des choſes, le lait de la payſane aura donc trop de conſiſtance & ſera trop lourd, vu la foibleſſe des viſceres digeſtifs de l'enfant de la Ville, ce qui entraîne, à peu de choſe près, les mêmes ſuites que nous avons attribuées à l'uſage de la bouillie.

Mais, guidés toujours par le préjugé, bien des gens me diront qu'un nouveau nourriſſon renouvelle le lait : ce qui prouve qu'il n'eſt point d'abſurdités auxquelles le vulgaire n'ajoute foi. Et moi je ſoutiens qu'outre les effets dangereux d'un vieux lait & qui ſont en grand nombre, une femme qui nourrit depuis neuf ou dix mois, eſt plus ſujette à devenir groſſe, qu'une qui eſt accouchée nouvellement. Voilà donc le nourriſſon plus en danger d'être gâté, que

Préjugé qu'un nouveau Nourriſſon renouvelle le lait.

s'il avoit eu un lait frais. Ainsi, concluons que quand les mères sont dans la malheureuse impossibilité de nourrir, il faut toujours donner aux enfans le lait le plus nouveau, sur-tout si c'est un citadin qui doive être allaité par une Villageoise.

Logemens mal sains des Nourrices, défaut de soin.

Mais combien d'autres maux ne causent pas à ces petits individus l'incurie, le défaut d'attachement, & la pauvreté même de Nourrices mercenaires ! Combien en outre, ne leur transmettent-elles pas de vices physiques & moraux ! La nomenclature en seroit trop longue. Occupons-nous simplement des abus auxquels on peut remédier, & dont on néglige cependant la réforme, par la raison peut-être qu'elle est simple & facile. Je dirai donc que les femmes peu aisées se logent dans des appartemens bas, enfoncés, humides,

ſouvent trop échauffés, puans & non aérés : que n'ayant pas d'ailleurs les ſollicitudes qu'auroient ſans doute les vraies Mères, elles laiſſent croupir les enfans dans leur berceau, ne leur font pas reſpirer le grand air, de peur, diſent-elles, de les enrhumer, les abandonnent dans une chaiſe, ou par terre, à la garde le plus ſouvent d'autres enfans, qui à peine ont aſſez de raiſon pour ſe conduire eux-mêmes. Toutes ces erreurs dans l'éducation phyſique des germes de la ſociété, à part les accidens, donnent lieu aux maladies de la peau, à l'obſtruction des glandes, aux écrouelles *, au rachytis *.

De l'abus de croire que les enfans en bas âge doivent être élevés dans des eſpeces d'étuves, & qu'ils ne doivent pas jouir des bienfaits de l'atmoſphere * libre, s'enſuit un autre pratique non moins

Voile épais pour recouvrir le cerceau au-deſſus de la tête.

ſujette à de mauvaiſes ſuites, c'eſt de couvrir leur berceau d'un voile fort épais qui forme une voûte peu ſpacieuſe au-deſſus de la tête, par le moyen d'une eſpece de dôme fait avec des cerceaux ; cavité dans laquelle ſe concentrent les vapeurs de la reſpiration, ſans qu'elles puiſſent s'en échapper, ni que l'air extérieur y ait accès.

Langes mouillés d'urine & employés de nouveau après avoir été ſéchés.

Comment des femmes étrangeres & gagées, dont le ſalaire n'eſt pas ſuffiſant pour qu'elles s'occupent en total de leurs nourriſſons, peuvent-elles prendre ſoin d'eux, comme cela s'exécuteroit ſous les yeux d'une mère ? J'en ai vu pluſieurs qui, de crainte de faire ſouvent la leſſive, renouvelloient peu les langes, & faiſoient ſervir de nouveau ceux qui avoient été mouillés par l'urine, après les avoir ſeulement fait ſécher, uſage condamnable qui occaſionne des

rougeurs, des prurits *, des excoriations *.

Par une conſéquence qui dérive du goût qu'a le vulgaire en général pour la méthode échauffante, on lave toujours les enfans avec de l'eau chaude qui les énerve, tandis qu'on ne devroit employer, pendant l'hyver, que de l'eau à peine dégourdie, & de l'abſolument froide pendant l'été, avec la précaution, dans l'une & l'autre circonſtances, d'y faire diſſoudre un peu de ſavon, pour nettoyer les endroits du corps les plus ſujets à être craſſeux. Oui le lavage à l'eau chaude relâche & amollit ces petits individus, tandis que celui à froid les fortifie, les préſerve des maladies de la peau, auxquelles ils ſont fort ſujets, ainſi que des rhumes, des engelures, des obſtructions, des deſcentes & du rachytis * Je puis aſſurer que ce

Lavage à l'eau chaude.

que j'avance est le résultat de mes observations depuis plusieurs années.

Crasse considérable laissée sur la tête des enfans.

Par un autre préjugé, on laisse sur la tête des enfans la crasse quelquefois considérable qui y vient, & qui, en empêchant la transpiration du cuir chevelu *, la fait jetter sur les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, & les glandes de la partie supérieure du col. Quoiqu'en puissent dire les Nourrices, cette crasse est pernicieuse, bien loin d'être salutaire, comme elles voudroient le prouver par de mauvais raisonnemens : & je soutiens, contre leur avis, qu'il faut la faire tomber, & l'enlever doucement avec une brosse trempée dans de l'eau de savon.

Bercer trop fort.

Je ne m'oppose pas à ce que l'on berce très-doucement les enfans lorsqu'ils prouvent par leurs cris plaintifs qu'ils ressentent quelques

maux. Mais les balancemens conſidérables qu'on leur fait eſſuyer, influent déſavantageuſement ſur le cerveau & ſur l'eſtomac.

On met ſouvent ſur le compte des germes prétendus des dents, les convulſions, & ces déjections * poracées * que les enfans rendent avec des tranchées très-vives ; mais il eſt rare que la dentition ſeule, ſans aucune complication de maladie putride, ſoit la cauſe de ces accidens : ſouvent même la dentition n'y eſt abſolument pour rien. La fauſſe opinion où l'on eſt que c'eſt toujours la percée des dents qui donne lieu à ces ſymptomes, empêche que l'on appelle un Médecin inſtruit pour remédier à la maladie, & on laiſſe périr ces petits infortunés, en diſant que la difficulté de la ſortie des dents les a enlevés.

Attribuer à la dentition les convulſions & les déjections poracées. *

Lorſque les enfans ſouffrent pour

Hochets

garnis de cryſtal ou de corail.

la percée de leurs dents, & qu'ils ont les gencives tuméfiées * & douloureuſes, on leur met en main pour les diſtraire, & leur rafraîchir la bouche, un hochet garni de cryſtal ou de corail. Cet uſage a même été accrédité par des Auteurs de mérite; mais ces corps durs rendent ler gencives calleuſes * & s'oppoſent par conſéquent à l'intention curative *, qui eſt d'amollir & de relâcher ces parties. Une petite croûte de pain, un morceau de régliſſe ou de racine de guimauve ſont infiniment préférables.

Liſières ou bretelles.

Le plaiſir que l'on goûte à voir marcher un petit enfant, fait qu'on s'efforce de développer chez lui cette faculté par toutes ſortes de moyens, parmi leſquels j'en ai reconnu un ſuſceptible d'inconvéniens; c'eſt de les ceindre de liſières ou bretelles qui leur compriment la poitrine, leur font le-

ver les épaules, & empêchent le retour du ſang du cerveau. L'uſage des liſières devroit être borné à les ſoutenir ſeulement, & à les empêcher de tomber lorſqu'ils marchent ſeuls, & qu'ils ſont trop pétulens.

Uſage abuſif des corps à baleines.

Les peuples les mieux faits de la terre, & qui ont la plus belle taille, ne portent point de corps à baleines. Pourquoi donc nous obſtinons-nous à empriſonner le ventre & la poitrine de jeunes Etres chez leſquels ces parties doivent croître & ſe fortifier ? Peut-on être aſſez dépourvu de connoiſſances, & en même temps aſſez cruel pour ne pas s'appercevoir que la compreſſion qu'exerce, la gêne & les douleurs que cauſe une machine inflexible, dure, contondante, & qui n'imite pas la figure du tronc ſur lequel elle eſt garrottée, ne fait qu'excorier * la

peau, & la déprimer en pluſieurs endroits ; étrangler les vaiſſeaux & les nerfs ; refouler les liqueurs ; déplacer les viſcères ; troubler par conſéquent les fonctions naturelles ; affaiſſer & applatir les mammellons *, de maniere à rendre la plupart des filles inhabiles à allaiter, lorſqu'elles deviennent mères dans la ſuite ; enfin, faire déjetter les os du thorax *, & leur procurer une configuration vicieuſe ? Combien de maux l'uſage des corps à baleines ne cauſe-t-il donc pas à l'humanité ! Cette pernicieuſe mode n'eſt à la vérité plus autant en vigueur depuis que l'éloquent Orateur de Genève, & pluſieurs autres amis de l'eſpèce humaine l'ont foudroyée : mais elle ne l'eſt malheureuſement encore que trop chez cette claſſe que l'on nomme bourgeoiſie, & qui eſt un des principaux nerfs de l'État ;

l'Etat ; mais il faut eſpérer que la révolution heureuſe qui doit achever de l'éclairer ſur ſes propres intérêts, & ſur le bien de ſes deſcendans, n'eſt pas éloignée, c'eſt le vœu que forme tout bon patriote.

Méthode échauffante dans le traitement de la rougeole & de la petite-vérole.

J'ai déjà dit que le commun des gens eſt partiſan de la méthode échauffante : auſſi, dans la rougeole & la petite vérole, on tient les enfans exactement couverts, dans une chambre fort chaude, dont on ne renouvelle pas l'air, & on leur adminiſtre des boiſſons incendiaires * & bues chaudes, tout cela ſous prétexte de hâter l'éruption *, à laquelle cette eſpèce de traitement s'oppoſe bien plutôt, & donne lieu à l'eſquinancie, à l'inflammation de la poitrine, au délire, aux convulſions, & à quelque maladie de langueur conſécutive *. Ajoutons que ce moyen cu-

ratif * rend la petite vérole maligne & confluente, tandis que l'air frais & renouvellé, le linge propre, au lieu du ſale qu'on emploie communément, les couvertures légeres, les délayans & tempérans opèrent les meilleurs ſuccès. On peut aſſurer que la plus grande partie des enfans qui meurent de la petite vérole, ou qui ſont défigurés par ſes ravages, le doivent à la meurtriere pratique échauffante, ſuivie par les femmes avec une eſpèce de fanatiſme, au lieu d'appeller un Miniſtre de ſanté habile, pour traiter méthodiquement des maladies de cette importance. Il conviendroit même de prévenir la petite vérole naturelle par l'artificielle, au moyen de l'inoculation *, dont j'ai ſous les yeux pluſieurs exemples de la plus grande réuſſite. Nous avons ſur ce ſujet nombre d'ouvrages intéreſ-

ſans ; dont un Précis clair & méthodique qui a remporté en 1772, le prix de l'Académie Royale des Sciences, Inſcriptions & Belles-Lettres de Toulouſe. La queſtion étoit de » déterminer les avan- » tages & la meilleure méthode » d'inoculer la petite vérole „. L'Auteur eſt M. Camper, de pluſieurs Académies.

Je viens de préſenter à MM. les Académiciens le réſultat de mes réflexions ſur *les Préjugés & les Uſages abuſifs qui concernent les Femmes enceintes, celles qui ſont accouchées, & les Enfans en bas âge.* Autant qu'il a été en mon pouvoir, je les ai combattus dans les différentes circonſtances, & pluſieurs fois j'ai goûté la joie pure que cauſe un triomphe qui n'a pour objet que l'intérêt public ; mais l'influence d'un ſeul homme ſur ſes ſemblables, n'a pas

force de loi : il faut pour l'établir l'eſpèce de ſanction que peuvent lui donner les ſuffrages de la Société ſavante, dont les travaux ne tendent qu'au bien de l'humanité.

FIN.

EXPLICATION

Des termes de l'Art qui peuvent ne pas être familiers à certains Lecteurs.

A

ABDOMEN. Bas-ventre.

ABORTIF. Fœtus abortif. Enfant venu dans les premiers mois de la groſſeſſe.

ACESCENT. Qui tourne à l'aigre.

ACRIMONIE. Acreté.

AIGU. Maladie aiguë. Maladie violente & dangereuſe qui ſe termine bientôt.

ALCALIN. Sentant la pourriture, l'œuf couvi.

ALCALISER. S'alcaliſer. Se corrompre.

AMULETTE. Remède, figure ou

caractère qu'on porte ſur ſoi, auxquels la crédulité ou la ſuperſtition attribuent beaucoup de vertus.

ASTRINGENT. Remède qui reſſerre.

ATMOSPHÈRE. Atmoſphère libre. Air libre. Grand air.

ATONIE. Inaction.

C

CALLEUX. Dur. Racorni.

CARREAU. Maladie des enfans qui ont le ventre dur & tendu.

CELLULAIRE. Tiſſu cellulaire. Tiſſu qui unit enſemble toutes les parties du corps.

CHEVELU. Cuir chevelu. La peau de la tête.

CHYLE. Liqueur extraite des alimens, qui contient toutes les autres humeurs du corps.

COLOSTRE. Premier lait ſéreux qui ſe trouve dans le ſein des Femmes après la délivrance.

Consécutif. Qui a lieu dans la ſuite.

Contractile. Force contractile. Action par laquelle une partie ſe reſſerre.

Cordial. Remède cordial, qui conforte le cœur en échauffant.

Curatif. Indication curative. Moyen curatif. Moyen de traitement que le caractère de la maladie indique d'employer.

D

Déjection. Les excrémens, les ſelles d'un malade.

Diaphragme. Muſcle en forme de cloiſon, qui ſépare la poitrine d'avec le bas-ventre, & qui eſt un des principaux agens de la reſpiration.

Diarrhée. Dévoiement. Flux de ventre.

E

Écrouelles. Scrophules. Humeurs froides.

Élaboré. Travaillé. Perfectionné.

Emménagogue. Remède irritant, qui porte les humeurs vers la matrice.

Émollient. Qui amollit, qui relâche.

Engouement. Engorgement.

Éruption. Sortie des boutons.

Éventration. Sortie des intestins ou boyaux hors du ventre.

Excoriation. Ecorchure.

Excorier. Ecorcher.

Excrétion. Evacuation.

Expansion. Croissance.

Extremité. Extrêmités inférieures. Cuisses, jambes & pieds.

F

Factice. Faux & artificiel.

Fibre. Ce qui forme la chair, vulgairement parlant.

FLUIDES. Humeurs du corps.

FŒTUS. Enfant que la Mère porte dans son sein.

FRICTION. Frottement.

FUMIGATION. Action de brûler quelques substances, pour en répandre la vapeur.

H

HERNIE. Descente. Rupture.

HÉROÏQUE. Remède héroïque, ayant beaucoup de vertu. Spécifique.

HYPOGASTRIQUE. Région hypogastrique. Partie inférieure du bas-ventre.

I

INCENDIAIRE. Qui échauffe considérablement, comme le safran, la canelle, la muscade, le clou de girofle, le vin, les liqueurs, &c.

INCRASSANT. Remède incras-

ſant ; c'eſt-à-dire, qui épaiſſit le ſang.

INDICATION. *Voyez* CURATIF, à la lettre C.

INOCULATION. Opération par laquelle on communique artificiellement la petite vérole.

INTENSITÉ. Exiſtence. Force. Activité.

INTESTIN. Vulgairement boyau.

L

LACTIFÈRE. Conduits lactifères, qui donnent paſſage au lait ; qui le portent, qui le charrient.

LOCHIES. Ce qu'on nomme ordinairement vuidanges ou purgations.

LYMPHATIQUE. Vaiſſeaux lymphatiques, qui charrient la partie blanche du ſang.

M

MAMELON. Ce qu'on nomme vulgairement bout.

MÉCONIUM. Excrément noir & épais, qui s'amaſſe dans les inteſtins de l'enfant pendant la groſſeſſe.

MILIAIRE. Éruption miliaire. Petits boutons, reſſemblans à des grains de millet, qui viennent ſur la peau.

N

NARCOTIQUE. Qui aſſoupit.

O

OMBILIC. Nombril.

ORGASME. Grande agitation.

P

PÉRIODIQUE. Qui ſe fait à temps marqués.

PHARMACEUTIQUE. Tiré de la Pharmacie des Apothicaires.

PLACENTA. Arrière-faix. Délivre.

PLÉTHORE. Abondance de ſang.

PLÉTORIQUE. Sanguin.

Poracé. Dont la couleur verdâtre tire ſur celle du poireau.

Prématurément. Avant terme.

Prurit. Démangeaiſon.

Pubis. Partie inférieure du bas-ventre.

Putrescible. Sujet à ſe corrompre.

R

Rachytis. Noueure.

Ranine. Artères ranines. Vaiſſeaux artériels-ſanguins, placés ſous la langue.

Raréfié. Air raréfié. Air qui étant échauffé devient plus léger, & occupe cependant plus d'eſpace qu'il n'en occupoit auparavant.

Raréfier. Faire occuper plus de place à quelque choſe qu'elle n'en occupoit auparavant.

Répercussion. Refoulement. Rentrée dans le torrent des humeurs.

RÉSORBTION. Rentrée dans le ſang.

RIGIDITÉ. Roideur. Défaut de ſe prêter.

S

SACCADE. Secouſſe prompte & violente.

SECRÉTION. Filtration. Séparation.

SKIRREUX. Grandement engorgé & dur.

SPASMODIQUE. Déſordonné.

SPIRITUEUX. Qui renferme des eſprits, comme le vin, les liqueurs.

SPONTANÉE. Qui ſe fait de ſoi-même, ſans être excité.

STERCORAL. Matières ſtercorales. Excrémens ſtercoraux. Matières fécales.

STUPEUR. Engourdiſſement.

SUBSÉQUENT. Qui a lieu par la ſuite.

Succion. Action par laquelle l'enfant pompe le lait contenu dans les mamelles.

Symptomatique. Dépendant d'une maladie quelconque.

T

Taxis. Manière de faire rentrer les deſcentes à l'aide des mains ſeules.

Ténu. Plus ténu. Moins épais.

Thorax. Poitrine.

Ton. Force. Roideur.

Tonique. Action tonique. Vertu particuliere, au moyen de laquelle une partie conſerve ſon action, ſa force, ſa roideur.

Topique. Remède appliqué ſur une partie.

Tuméfié. Enflé.

U

Utérin. Venant de la matrice. Appartenant à la matrice.

Uterus. Matrice.

V

VAGIN. Conduit de la pudeur.

VARIQUEUX. Parſemé de veines gonflées & noirâtres.

VISQUEUX. Gluant.

VOIE. Premières voies. C'eſt l'eſtomac où ſe fait la première digeſtion.

VOLATIL. Eſprit volatil. Le vinaigre; les eaux ſpiritueuſes & de ſenteur; l'eſprit volatil de corne de cerf, de ſel ammoniac; l'eau de luce; les ſels volatils d'Angleterre & de vinaigre.

FIN.